Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

Le journal paraît le premier et le troisième samedi de chaque mois.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE DES NOUVEAUTES

1861 rue Ste-Catherine

TEL. BELL, EST 1395.

Semaine du 23 Mars

LE MAITRE DE FORGES

Matinée : Samedi.

Soirées de Gala : Mercredi et Vendredi.

Photographies de tous genres

QUERY FRERES

Photographes

10 Côte St-Lambert - Montréal

FEU MARINE

Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

Capital payé - $3,000,000.00
Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST - SACRAMENT, Montréal



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco - Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

Bell, Est 1744.

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau Prop.

Semaine du 23 Mars

Le Prêtre

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c
A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

LOUIS AERTS

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE - CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe et de Couture . .

4 Rue St-Laurent, Chambre No 12

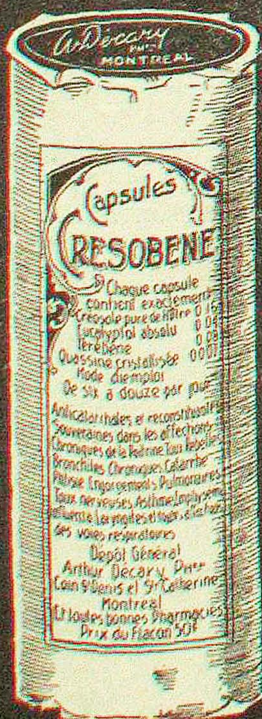
(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme B udet, 79 rue Saint-Denis. Tél. Bell, Est 1966.)

CONSOMPTION

TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

CAPSULES CRESOBENE



En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins

SE VENDENT DANS TOUTES LES PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS LE FLACON. EXPEDIEES FRANCO. PAR LA POSTE. AU CANADA ET LES ETATS UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX

ARTHUR DECARY PHARMACIEN

1688 RUE ST CATHERINE

MONTREAL.

1RE ANNÉE—No 25 Samedi, 21 Mars, 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs.
Six mois - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

L'argent dans le ménage

La question d'argent dans le ménage est un des problèmes de la vie domestique les plus susceptibles de froissements désagréables.

Je ne veux pas parler de ces unions où la femme apporte tout l'argent et le mari rien du tout, parce que ce sont là, des exceptions en notre pays, mais de ces mariages tels qu'ils se font tous les jours, où le mari offre à sa famille le confort ou l'aisance qu'il acquiert par son travail.

Même en ces cas, ou plutôt, surtout dans ces cas, un malaise est à prévoir entre le mari et la femme, malaise créé par la question d'argent, et qui, très souvent, amène des conséquences désastreuses pour le bonheur et la paix de la vie conjugale.

Rien ne vaut, il me semble, pour éviter tout désagrément à ce sujet, une franche et cordiale explication dès le début.

D'abord, la femme devrait être mise au courant des affaires de son mari pour savoir, ce que, raisonnablement, elle peut dépenser dans le ménage.

Certains hommes ne songeront jamais—sous le prétexte que le sexe féminin ne comprend rien à ce qui se passe en dehors du foyer, à discuter, avec leur femme le mouvement de leur bureau, leurs transactions, leurs pertes et leurs gains. Pourtant, quand on se choisit une compagne, *for better and for worse*, comme le dit dans sa terrible éloquence, le rituel anglais, n'est-ce pas encore pour l'initier à sa vie entière, pour lui raconter ses espérances et ses déceptions? Et tant mieux pour le mari, car personne ne saura mieux que la femme alléger le rude fardeau de son travail et trouver, pour ses peines, de paroles plus douces et plus encourageantes.

Si, au contraire, elle n'était pas assez intelligente pour comprendre la situation, n'avait pas assez de jugement pour savoir régler les dépenses avec les revenus, alors, pourquoi l'avoir choisie? Toutefois, comme cette considération n'est qu'accidentelle et qu'elle est assez embarrassante d'ailleurs, pour empêcher plus fin que moi d'y voir clair, je ne m'y attarde pas.

Donc, la position pécuniaire de l'époux devrait être bien définie aux yeux de l'épouse, puis, la somme à consacrer aux dépenses de la famille serait ensuite discutée et fixée. A cela, s'ajouterait un surplus pour les dépenses personnelles de la femme ainsi que la gérance pleine et entière de ce montant.

Il n'y a pas de meilleur système pour empêcher le mari de recevoir des factures non acquittées, pour assurer à la femme la dignité qui convient à ses prérogatives, et pour éviter entre les époux les ennuis et les scènes désagréables.

Une jeune femme, un jour, me disait :

—Les seules querelles que j'aie eues dans mon ménage ont toujours été amenées par cette misérable question d'argent. Je n'avais pas un sou à dépenser pour moi-même, je faisais des notes, trop lourdes, j'en conviens, chez la couturière, le marchand de nouveautés, et quand elles arrivaient à mon mari, il y en avait des grincements de dents d'un côté, et des pleurs de l'autre!

Si le mari avait raison d'être mécontent—car, j'avoue que ce doit être bien ennuyeux de recevoir ces tuiles sous formes de notes à payer—la femme n'avait pas tout à fait tort. Que de femmes prennent, dans le magasin où elles ont crédit, un article qu'on leur vend cinq dollars et qu'elles pourraient avoir, ailleurs, pour deux dollars et demi, si elles avaient avec elles l'argent qui leur permettrait de choisir et de payer sur le champ,

Et puis, chacun sait, nous en avons toutes l'expérience, que ces emplettes que l'on n'acquitte pas tout de suite, forment rapidement une longue liste, avec un chiffre stupéfiant de rondeur au total.

Si l'on veut habituer les femmes à l'économie, en même temps qu'à la bonne tenue de la maison, il faut leur abandonner le gouvernement du ménage avec tous les subsides nécessaires à l'accomplissement de leur devoir. Un dollar dans les mains d'un homme en vaut deux dans les doigts d'une femme. Il y a même certains maris, au salaire peu rémunératif, qui sont heureux de laisser tout leur argent à leur femme, sachant qu'elles réussiront mieux qu'eux à joindre les deux bouts, et souvent, ô miracle de dévouement et de prévoyance, à mettre quelques sous de côté pour l'inattendu.

Je dois reconnaître que la plupart des jeunes femmes ignorent, en se mariant, la valeur de l'argent. Elles l'apprennent très vite, il est vrai, mais ne vaudrait-il pas mieux, dans leur intérêt, qu'elles l'apprissent jeunes filles?

Le père, par exemple, au lieu de se contenter de payer les frais de toilette de ses filles, ferait mieux d'accorder à chacune une certaine somme, par mois, qu'elles dépenseraient elles-mêmes.

De cette façon, d'ailleurs, le budget paternel y gagnerait et, la jeune fille, livrée à ses ressources personnelles, trouverait, pour son compte, des no-

tions d'économie et de calcul qui lui serviraient pour le reste de sa vie.

Quoi d'étonnant qu'une femme désire avoir de l'argent, bien à elle, et pour le dépenser, sans être soumise à aucune enquête ou contre enquête. L'homme qui dit à sa femme : "Qu'as-tu fait du dollar que je t'ai donné le mois dernier !..." peut être un grand citoyen mais ne fera toujours qu'un bien pleutre mari.

Et pourquoi la femme n'aimerait-elle pas à avoir un peu d'argent, tout aussi bien que ces messieurs ? Elle le gagne assez rudement parfois. "Mais je paie toutes les notes !" diront quelques maris. Quand vous alliez au collège, on payait aussi tous vos comptes, mais les quelques pièces de vingt-cinq sous que votre père glissait dans votre main, au moment du départ, ne valaient-elles pas plus à vos yeux que les grosses sommes qu'il payait pour vos habits et votre pension ?

Invariablement, les femmes privées de *pocket-mooney* sont extravagantes et accumulent les dettes partout où elles en ont la chance. Ont-elles, par hasard, quelques sous dans leur bourse, elles en sont économes jusqu'à la mesquinerie. La morale est flagrante.

Quant à moi, j'estime qu'une femme qui n'a pas avec son mari une bonne entente au chapitre : budget, ne pourra jamais être parfaitement heureuse.

FRANÇOISE.

M. JULES Le SAGE, de Québec, a donné, le six mars dernier, dans une des salles du Monument National, une conférence sur la littérature française et canadienne. Devant un auditoire dont la qualité doublait la quantité, le jeune conférencier nous a parlé des grands maîtres français, de nos poètes et de nos hommes de lettres canadiens. Regrettons, en passant, que le nom de M. Hector Fabre n'ait pas été mentionné dans cette nomenclature. D'enthousiastes applaudissements sont venus fréquemment interrompre M. LeSage, et lui prouver le plaisir de ses auditeurs.

Remarqué parmi le public : M. et Mme J. A. Surveyer, Dr et Mme Le Sage, M. Ls. Fréchette et Mlle Fréchette, Mesdames Le Sage, Mme L. D. Mignault, Mlle Lacoste, Mlles Duchastel de Montrouge, Mlle Georgette Roy, Madeleine, M. le consul de France, M. A. Lavergne, M. Jeannotte, M. Duchastel de Montrouge, M. J. J. Barry, M. LeBel, Dr Huguenin, etc.

Sur le Travail

"Sur le Travail", par la comtesse Z.. Traduit du polonais par H.C. Introduction par le R. P. A. Baudrillart, de l'Oratoire.

TEL est le titre d'un livre remarquable qui vient de paraître et qui s'adapte particulièrement bien aux besoins de notre race. Je ne sais point de meilleur moyen d'éveiller chez les lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE le désir de le connaître et d'en suivre les maximes, que de laisser parler l'auteur le plus possible. Comme nous le dit le père Baudrillart, cette patriote et cette grande chrétienne se propose de relever la Pologne par les femmes. C'est à elles qu'elle s'adresse, parce qu'elles sont, si elles le veulent comprendre, la plus grande force sociale qui soit pour façonner les hommes de demain. N'est-ce pas au foyer, en effet, sous l'inspiration de la mère que s'ouvrent le cœur et l'esprit de l'enfant, et qu'il sent soudre en lui les premières passions. Pour le psychologue, rien ne se révèle chez l'homme qu'il ne puisse retracer et retrouver dans l'enfant. Tout y est à l'état embryonnaire. Sitôt que sa volonté s'affirme, que l'esprit s'éveille, l'éducation doit commencer ; et c'est là la grande œuvre de la femme et son principal moyen d'action sociale !

"Oh ! qu'elle ne se borne pas à conserver par ses soins la vie de son enfant. Que vraiment elle soit de taille à former, à élever tout l'être moral de celui qu'elle a mis au monde, que le jeune homme reconnaisse en elle la mère de son esprit."

Mais pour que la femme soit vraiment à la hauteur de sa mission, à quelle discipline doit-elle se soumettre ? C'est au travail, nous dit vaillamment cette Polonaise Travail qui doit répondre aux trois besoins de notre nature et s'opérer à la fois dans l'ordre physique, intellectuel et spirituel ; d'où les trois principales divisions de son livre : du travail manuel, du travail intellectuel, du travail spirituel.

"Si tous doivent prendre en considération, dit-elle, ce triple travail, c'est aux femmes qu'il est particulièrement nécessaire, afin qu'elles puissent satisfaire à leurs différents devoirs, et de plus, maintenir en équilibre leur santé et leur intelligence.

"Qu'elles apportent dans leurs familles l'estime du travail, la réforme de la vie et le relèvement du pays par le travail. Que par leur exemple, elles détruisent cette conception asiatique que l'oisiveté et les mains incapables sont des signes de dignité. Qu'elles se rappellent que l'oisiveté est le commencement de toutes les chutes matérielles et morales et que, par l'amour du travail, se relèvent les familles et les nations.

"L'orgueil fait que quantité de gens ont, chez nous, honte de mettre au travail la main qu'ils n'ont pas honte de tendre à l'aumône.

"Convainquons-nous que le travail manuel n'exclut pas l'éducation de l'intelligence et a même besoin d'elle pour atteindre la perfection désirée. Quand celui qui est instruit s'applique à un travail manuel, alors le travail s'élève, se perfectionne, tandis que celui qui cultive seulement son intelligence, tombe dans une sorte d'inhabilité matérielle et quoiqu'il fasse est seulement à demi instruit.

"A qui doit-on être surtout reconnaissant, pour tant de découvertes qui facilitent et améliorent le travail de l'homme, sinon à ceux qui travaillant de leurs mains, travaillaient en même temps de leur intelligence et qui, luttant en personne avec les difficultés attachées au travail manuel, cherchaient les moyens de le faciliter ? N'est-il pas vrai que ces travailleurs ont en réalité plus fait par leur travail matériel, pour relever l'humanité au point de vue intellectuel et moral, que quantité d'idéologues, d'utopistes, de philanthropes, qui se perdent dans des considérations abstraites sur les droits de cette humanité ? Sans doute, il n'est pas donné à tous d'atteindre aussi haut ; mais quoiqu'il en soit, tout développement et tout progrès humain pour être durable et réel doit s'appuyer sur ce triple travail."

Peut-on mieux exposer les conditions du développement normal de l'être humain, et mieux faire sentir dans quelle mesure l'âme devra s'aider

de la matière et y expérimenter pour ensuite s'élever et la dominer.

Mais les données générales de l'ouvrage étant exprimées, l'auteur entre dans les détails pratiques et tend à régler par le menu la vie des femmes ; ce qui fait de son livre un guide très sûr ; et avec quelle expérience, ne traite-t-elle pas de chaque chose, on sent qu'elle est femme du monde et qu'elle a passé par là.

Voulant à tout prix que chaque femme travaille, et elle semble s'adresser surtout à celles des classes élevées, elle commence par mettre de l'ordre dans leurs occupations, retenant dans le cadre qu'elle leur trace les travaux dignes de ce nom et élaguant ces passe-temps qu'il ne faut pas confondre avec le vrai travail, c'est ainsi qu'elle dit : " Non seulement les femmes riches " remplissent leur temps, mais elles le " remplissent à l'excès d'une foule de " prétendues obligations, de même " qu'elles remplissent à l'excès leurs " demeures d'une foule d'objets dont " la nécessité n'est qu'apparente. Des " visites, des correspondances sans " but et sans profit, des achats sans " fin, des petits ouvrages qui engourdissent simplement l'intelligence, " voilà les occupations habituelles des " femmes qui ne sont pas forcées de " travailler dans leur maison, ni de " gagner leur pain."

Quoi de mieux vécu que ce tableau, et quoi de plus opposé au décousu et à la frivolité de ces vies que le travail, ce travail salutaire qui discipline notre nature, la fait peiner, introduit dans la vie, l'ordre, la méthode et le sérieux.

" Si l'on veut s'appliquer au travail " manuel avec poids, mesure et ordre, " on doit en déterminer exactement " les principes généraux et ensuite s'y " tenir fidèlement pour accomplir tous " les détails du travail, afin d'atteindre " la plus grande perfection possible " avec la plus grande économie d'argent, de temps, de force et de matière."

Remarquez-vous la justesse de ce principe qui doit être à la base de l'économie domestique, et qui est généralement ignoré de la plupart des femmes, même des plus économes, car elles font preuve souvent de plus de bonne volonté que d'intelligence. La pénurie et l'inhabilité où elles se trouvent quand la mort vient leur ravir le soutien de la famille, démontre assez ce fait, et fait sentir assez cruellement combien leur entendement de l'économie a été parfois défectueux. Vous le savez, n'en avez vous pas eu des exemples autour de vous ? Des femmes qui, de leur vie n'ont jamais pris de repos, se sont dépensées jour et nuit, ont usé leur santé à la peine, après s'être données aux leurs avec un dévouement sans bornes, les avez-vous entendues aux jours de deuil, sans ressources, quand des enfants autour d'elles leur disaient j'ai faim, s'écrier avec un cœur angoissé : " que faire ! je ne sais pas travailler !" Oh ! ce cri déchirant, vous l'avez toutes entendu, et n'avez-vous pas été émues en songeant aux efforts stériles de ces pauvres femmes que leur cœur a trahies. Qu'est-ce donc qui a manqué à leur travail pour qu'il devint vraiment fructueux, pour que l'effort, ajouté à l'effort, rendit la main plus ferme, plus experte, plus compétente à manier l'outil ? Oh ce qui leur a manqué, c'est l'intelligence des lois du travail, elles en ont méconnu les principes généraux. Le jour où elles entrent en lice avec la classe des travailleurs, elles sentent que leurs efforts ont été peine perdue, qu'elles entrent dans la lutte sans outillage, pour tout dire en un mot, qu'elles sont propres à rien ; et à un âge où des besoins pressants, les charges d'une famille exigeraient de leur part beaucoup d'habileté, elles ne voient des chances de réussites qu'en se résignant à prendre rang après les moindres des ouvrières, à se frayer un chemin lentement, et en attendant, à supporter une vie de privations, de misères et souvent d'assistance publique.

De nos jours, avec l'instabilité croissante des fortunes, ce problème du travail, du vrai travail de la femme se pose pour toutes sans exception, avec d'autant plus d'acuité.

" Beaucoup d'empêchements excusent l'incapacité des femmes, mais " sans en nier la réalité, et même dans " une certaine mesure le nombre, il " faut trouver un moyen de sortir de " ce cercle vicieux.

" Une femme incapable, qui n'a pas " de ressources en elle-même, reste " toujours mineure. Cette situation " secondaire des femmes, malgré les " efforts consacrés actuellement à la " défense de leurs droits, est encore " assez commune. Cependant le " droit à l'estime et à l'indépendance " d'action ne s'obtient point par la " grâce des législateurs, on le conquiert par sa valeur personnelle."

Vous sentez, n'est-ce pas, le lien intime qui pour rendre efficace, même le travail manuel des femmes, nécessite chez celles-ci une éducation supérieure, du moins pour une élite qui maintiendrait partout un niveau de plus en plus élevé.

Sans doute, le travail des femmes mariées doit s'exercer au foyer où les retiennent les devoirs de leur vocation, mais est-ce à dire que les données du monde économique leurs seront étrangères ? Non, mille fois, non. Dans leurs recettes et leurs dépenses, qu'elles se rendent compte, non-seulement des revenus qu'elles gèrent et des deniers qu'elles dépensent, mais qu'elles évaluent le produit de leur travail, ce sera pour elles le meilleur moyen de connaître le prix du temps et d'y introduire de l'ordre, comme aussi celui d'apporter dans l'économie domestique les méthodes progressives du dehors. C'est ainsi que l'auteur recommande autant que possible l'emploi des machines qui sont une économie de force, de temps et d'argent, bien que le prix d'achat en soit quelquefois un peu élevé. L'auteur, vous le voyez, veut un travail pratique et intelligent, rapportant un bénéfice certain. Pour l'auteur, le ménage, la cuisine, l'entretien de la lingerie, tout doit être ordonné d'avance, conduit avec méthode et de la manière la plus rationnelle possible, en cherchant toujours à atteindre le meilleur résultat par les plus minutieux calculs d'économie de temps et de labeur.

D'ailleurs si vous vous rappelez le portrait de la femme forte ; c'est ainsi qu'elle entend l'économie, et qu'elle apporte la richesse au foyer. La femme forte dirige sa maison et met la main au travail, elle sait former ses domestiques et les rendre habiles dans l'emploi auquel elle les destine et il se trouve que chacun exécute fort bien sa besogne. Ayant ensuite découvert qu'elle peut tirer de bons profits d'une vigne qu'elle achète, elle la cultive et

lui fait si bien rapporter qu'on vient de fort loin pour chercher ses produits.

L'auteur énumère toute une série de travaux qui peuvent être exécutés très facilement à domicile, industries de l'aiguille, tricots, etc. Aux femmes qui demeurent à la campagne, elle recommande surtout le jardinage, l'élevage des abeilles et toute l'industrie qui en découle, l'élevage en grand des volailles, etc.

Si indispensable que soit à la femme sa formation dans le travail manuel, et si précieuse que soit l'aide qu'elle apporte par là à l'équilibre du budget familial et à sa prospérité, nous lui demandons avant tout d'exercer au foyer une action morale. Dieu qui a mis pour veiller sur les berceaux comme deux anges protecteurs, un père et une mère, en leur donnant une tâche commune et des responsabilités égales, les a prédisposés ces parents, à faire entre eux une répartition du travail où vous le savez bien les femmes n'ont pas eu le fardeau le moins lourd ; si le père pourvoit avant tout aux intérêts matériels des siens et semble ne songer qu'à cela, c'est à la condition rigoureuse que son épouse prendra toutes les responsabilités du développement physique, moral et intellectuel de l'enfant, c'est-à-dire qu'elle l'élèvera qu'elle fera son éducation. Et quelle n'est pas cette tâche !

Dans ce siècle où la science nous a prouvé si clairement sa puissance pour améliorer tous les produits naturels de la terre, peut-on douter qu'elle ne recèle beaucoup de secrets qui étendraient et perfectionneraient les aptitudes naturelles de l'homme. Vous le voyez, cette fois, il s'agit de l'urgence du développement intellectuel des femmes, non seulement dans l'intérêt de leur dignité et de leur bien être, mais dans celui des générations futures. Avec nos transformations sociales incessantes, qui peut prédire jusqu'où s'élèvera la régénération d'une race par l'éducation. La prédominance des peuples à venir semble tenir toute entière dans cette question. N'est-ce pas là un vaste champ d'action pour les femmes Que nos politiciens avisent à faire rendre au sol toutes ses richesses ; mais nous, les femmes, approfondissons ce problème de l'éducation pour que la patrie nous doive la grandeur de ses enfants.

Revenons à notre auteur : "Plus " l'eau vient de sources abondantes, " plus elle descend d'un niveau élevé, " plus elle donne de force aux roues " qu'elle fait mouvoir, plus elle per- " permet de faire travailler des ma- " chines puissantes. De même plus " sont hautes, pures, profondes et " étendues les sources où l'intelligen- " ce puise son inspiration, plus les " forces morales ont une action salu- " taire et énergique sur les affaires " auxquelles on prend part et sur les " hommes au milieu desquels on vit.

" Y a-t-il dans la science humaine " un recoin où la femme ne puisse " utilement puiser pour se conformer " à la pensée divine, en tant qu'être " humain, membre de la société, édu- " catrice des jeunes générations ? " Toutes les sciences doivent l'intéres- " ser, en tout elle trouvera un aliment " profitable à son intelligence, si elle " est dirigée dans ses études par l'a- " mour de ses devoirs, grands ou pe- " tits, et par le désir constant d'améliorer tout ce qu'elle touche."

Sans doute, chacune en particulier ne peut embrasser qu'un aspect de la science humaine, et très souvent se borner à en acquérir des connaissances élémentaires, chacune doit travailler selon ses aptitudes et se soumettre aux conditions de vie dans lesquelles elle est placée. Mais dans tous les cas, que l'esprit croisse sans cesse, il serait coupable d'arrêter son essor ; peut-on reprocher à l'enfant de grandir, au grain de mûrir, à l'arbre de porter des fruits " Malheureusement combien de fem- " mes, loin de développer leur intelli- " gence, oublient ce qu'elles ont appris " dans leur enfance et deviennent tou- " jours plus bornées."

Evidemment l'instruction devra surtout revêtir un caractère pratique ; et il faudra d'abord acquérir les connaissances nécessaires aux choses de la vie. L'arithmétique, la grammaire, la géographie, l'histoire et toutes ces matières de l'instruction élémentaire, qu'il faut d'abord posséder pour servir de b.se à une instruction plus étendue.

" Beaucoup de femmes arrivent à " la conviction qu'elles ne savent rien " de ce qu'elles devraient savoir, soit " parce qu'elles se sont mariées de " très bonne heure, soit parce que la " santé leur a manqué.

" Ces femmes devraient entrepren- " dre leur travail en recommençant " leur éducation par le commence- " ment. Qu'elles ne soient pas décou- " ragées par l'immensité de la tâche, " car ces études élémentaires qui, pour " un enfant, nécessitent beaucoup " d'efforts, peuvent se faire avec " plus de facilité, et dans un temps " relativement court, lorsqu'on a at- " teint un âge plus mûr et qu'on y " accorde une plus grande attention. " Les femmes se figurent souvent " qu'on ne peut s'instruire sans sui- " vre des cours ou sans leçons parti- " culières. Il n'est pas douteux qu'il " est difficile d'acquérir sans maître le " commencement de l'instruction : la " lecture, l'écriture, l'arithmétique. " Mais une personne sachant lire, " quelque peu écrire et ayant une idée " du calcul peut, même sur ces faibles " bases, pousser étonnamment loin " son éducation, pourvu qu'elle ait " une volonté patiente et persévé- " rante."

L'auteur déplore le manque d'instruction élémentaire chez les femmes comme étant nuisible à leurs intérêts les plus immédiats. " Y a-t-il beau- " coup de femmes, dit-elle, qui sachent " s'occuper de leur propre fortune, " qui puissent écrire correctement une " lettre d'affaires, établir leur bilan " et se rendre exactement compte de " leur doit et avoir ? Y en a-t-il beau- " coup qui arrivent à se connaître dans " un indicateur, qui sachent calculer " à quelle heure elles devront quitter " la maison et à quelle heure elles y " reviendront ? Dès qu'il s'agit d'une " question judiciaire, même les tou- " chant de très près, ne signent-elles " pas le plus souvent au hasard ce " qu'on leur donne à signer, ne s'in- " quiétant guère des conséquences ? " Si elles ont affaire avec un archi- " tecte, un maçon, un menuisier, en " est-il une en état de donner des me- " sures exactes et de dessiner l'objet " qu'elle désire ? Il est rare aussi d'en " rencontrer qui comprennent les prin- " cipes de droit qui régissent les inci- " dents les plus ordinaires et la vie " toute entière."

De l'instruction élémentaire, l'au-

teur passe aux hautes études, aux sciences, aux arts, à la philosophie, à l'économie politique et à la sociologie qui s'impose de plus en plus.

Puis vient la troisième et dernière partie qui traite du travail spirituel, lequel doit compléter et vivifier les deux autres. Un grand souffle chrétien anime tout l'ouvrage, et la religion de cette femme qui se fait militante, nous apparaît doublement attrayante dans la magie de ces deux mots : Pour Dieu et la Patrie. Finissons par ce cri mis au bas de l'introduction, appel dont nous entendrons l'écho, j'espère : "A l'œuvre, femmes " de Pologne et femmes de France, " filez votre quenouille, c'est-à-dire " travaillez."

MARIE GÉRIN-LAJOIE.

Lettre d'Ottawa

Ma chère directrice,

BOUM, Boum, Boum ! C'est ainsi que s'annonce notre gouverneur - général, lorsqu'il laisse Rideau Hall pour venir se montrer à son bon peuple assemblé au Parlement, et solliciter humblement le passage de la liste civile qui comporte ses gras émoluments.

Lorsque ces détonations se font entendre et secouent les vitraux de la Chambre Haute, il se produit dans l'assistance un tressautement toujours drôle et les vieux sénateurs se hâtent de trouver le moyen de se sandwicher entre quelques specimens capiteux de notre sexe ; on entend aussi, de ci, de là, quelques petits cris, des oh ! et des ah ! échappés quasi involontairement des lèvres de timides créatures, dans les petits coins, sur lesquels l'attention s'obstinait à ne pas se porter, et où l'on désirait bien cependant participer à l'inspection générale.

Ce boum boum est un gare à vous ! aussitôt la brigade légère rectifie la position et se met sous les armes, pour recevoir le coup d'œil que ne peut manquer de lancer sur tant de charmes accumulés et étagés, le galant représentant de Sa Majesté ; car on le dit très galant, notre vice-roi, et, fin appréciateur. Tous les militaires sont ainsi, m'assure-t-on ; il suffit d'ailleurs de constater les attentions si délicates dont la vice-reine est l'objet de la part de sa suite galonnée et empanachée, pour constater que ces sentiments sont communs à tous les grades.

Maintenant que tout le monde est à son poste, je passe rapidement l'inspection comme vous me l'avez recommandé. Vous m'avez demandé mon avis sans fard, vous l'aurez en toute franchise. S'il y a des coups d'épingle, à attraper, vous les recevrez ma chère amie, car je défie personne de m'arracher le masque derrière lequel je me suis tant amusée l'autre jour.

Cette cérémonie a bien, si vous voulez, de l'allure, une certaine grandeur ; mais ça n'est pas beau, beau ; il n'y a rien qui empoigne. Mon tempérament de démocrate et de révoltée prend encore le dessus, direz vous ? Non, tout cela m'a laissée simplement très froide.

Est-ce la lumière abominablement lugubre qui tombait des arceaux de l'immense nef où nous étions réunies, mais il me semblait revoir les caveaux de l'abbaye, au quatrième acte de *Robert le Diable* ; les costumes blancs, les visages affadis par les lueurs blafardes me laissaient croire à la résurrection des nonnes qui reposent sous leur froide pierre ; j'attendais presque le ballet et lorsque le major Maude a commencé ses saluts, qu'une de mes voisines appelait des génuflexions craniennes, j'attendais qu'un orchestre invisible attaquât les notes d'entrée de la première danseuse.

Rien n'est plus nuisible au teint et aux nuances, que ce jour hybride auquel nous étions condamnées. Les plus fraîches toilettes, les minois les plus coquets ne disent rien sous ces reflets glauques, jugez donc des autres ! Il y a, ne l'oubliez pas, beaucoup de chevronnées de la politique, dans ces exhibitions.

Lorsque je présentai ma carte d'entrée à l'aide de camp de service, il était déjà aux prises avec deux couples de puissantes épaules qui, telles que des frégates ayant toutes voiles dehors, bloquaient l'entrée du sénat et j'entendis les titulaires de ce déployement audacieux échanger des confidences : " Moi, ma chère, disait l'une, je n'ai pas manqué une seule ouverture depuis la confédération ! " A part moi, j'ai songé que le pacte fédéral date déjà de 1867, ou à peu près, et j'ai respectueusement cédé le pas à ces vénérables institutions.

Je me suis laissé dire que cette inauguration de session dépassait en splendeur les précédentes ; absolument novice en la matière, je ne puis pas établir de comparaison, cependant l'aspect général de l'assistance, le luxe déployé m'ont paru confirmer cette partie au moins du discours du trône que j'ai pu recueillir au vol, dans le bredouillement officiel, et qui affirme que le pays jouit d'une prospérité inouie.

Pendant que se débitait cette harangue, j'ai eu, je l'avoue des distractions. Le gentilhomme huissier de la verge noire captivait mon attention ; il a une bonne binette de Pandore retraité que ces cérémonies embêtent considérablement ; à chaque salut profond auquel il se livrait, il me semblait l'entendre fredonner : Brigadier, vous avez raison. Son assistant, l'homme à la masse est aussi très amusant.

Ces deux fonctionnaires sont éblouissants ; ils vous ont un chic et une façon de tendre le jarret, en faisant craquer le bas de soie, qui est absolument captivante.

La plus charmante partie de la cérémonie, à mon avis, c'est encore la fin, quand Lord Minto s'éclipse après avoir mâchonné ses recommandations et qu'on peut enfin échanger une poignée de mains et quelques potins avec ceux qui vous plaisent dans cette flamboyante cohue. La réception chez les orateurs est absolument cordiale, sans cérémonie, sans étiquette, tout à fait délicieuse

Lady Laurier, très en beauté, dans une magnifique toilette de satin blanc dont le corsage était garni de sequins d'argent, recevait à la présidence du Sénat. Son accueil était charmant et elle était toute radieuse des compliments qui lui venaient de toute part, au sujet du rétablisssement du premier ministre dont tout le monde remarquait la vaillante attitude, au milieu de cette longue et fatiguante cérémonie. Madame Brodeur faisait les honneurs à la Chambre des députés, avec cette affabilité si délicate et cette grâce si parfaite qui donnent à ses salons un air de rendez-vous pour la diplomatie, les lettres, les arts. On y parle politique le moins possible. C'est tout ce que nous voulons, n'est-ce pas ?

Mais cette lettre est déjà trop longue, ma chère directrice. Je la ferme sans vous détailler les toilettes. A quoi bon ? Les grands quotidiens vous les ont énumérées dans ce style de catalogue de magasins à département qui leur sied si bien. Je compte leur abandonner ce terrain pour empiéter un peu sur le leur, la prochaine fois, s'il vous sied de me donner encore asile.

Votre toute fidèle,

YVETTE FRONDEUSE.

Une Reine des Fromages et de la Crème

(Suite)

I

A dix-neuf ans, donc, elle fut déclarée héritière de quarante-deux florins et vingt et quelques kreutzers, d'une montre en or, d'une bague armoriée, de six flacons de cristal à bouchons d'argent, d'un vieil uniforme de hussard, moins les galons, d'une malle, d'une valise, et de divers objets évalués au total à cent vingt ou cent cinquante florins.

C'est forte de ce triste capital qu'elle prenait solennellement l'engagement d'acquitter les dettes paternelles s'élevant à près de quatre mille florins !

II

FANNY BADL.

Vingt ans environ avant la mort du comte Émile Eldringen, le corps d'officiers du 17e régiment de hussards autrichiens, en garnison à Ziegelheim, fêtait l'arrivée d'un nouveau camarade tout frais débarqué de la capitale.

Pour ces officiers ensevelis vivants dans un lointain trou de province, l'apparition soudaine du capitaire Eldringen équivalait à celle d'un brillant météore inondant de clarté leurs ténèbres.

Brillant, certes, le capitaine l'était au premier chef ; étincelant de vivacité, de gaieté, éblouissant causeur dont les saillies désertaient la mémoire aussitôt qu'entendues et n'avaient de valeur que sur ses lèvres, son aveuglant rayonnement était si intense qu'il opposait une infranchissable barrière à l'œil curieux qu'il eût voulu chercher à sonder les dessous de cette éclatante surface. Par dessus tout, le capitaine Eldringen était exceptionnellement beau.

Il y avait en lui un heureux mélange de races. Gracieux, caressant, ardent comme un Italien, il avait cependant blonds cheveux, yeux d'azur, et teint clair d'Anglo-Saxon. Le vieux comte Eldringen, Tyrolien du Sud d'origine, avait, comme plus tard son fils, servi dans la cavalerie autrichienne. Passionné de sport et en particulier de chasse, il avait fait plusieurs excursions en Angleterre, et, de l'une d'elles, avait amené l'épouse, de haute et riche naissance, qui bientôt lui donna un fils et une fille ; une mort prématurée, l'empêcha d'élever celle-ci. Le comte ne survécut que huit années à sa femme, mais il eut la joie, avant de mourir, de fiancer sa fille richement et selon son rang

Son fils Émile, lui, n'était pas encore pourvu ; mais cette préoccupation n'était, pas pour troubler les derniers jours du vieux comte. Le grand nom, la belle mine et l'heureuse facilité de caractère de l'héritier de son titre lui permettraient, l'heure et le goût du mariage venus, de choisir à son gré parmi les plus belles, les plus riches et les plus nobles. Le fait est qu'Émile devint bien vite le lion de la société viennoise et que, comme Alexandre, il put se vanter de n'avoir jamais connu la défaite.

Sa réputation était si bruyamment établie que des échos en étaient parvenus jusqu'à Ziegelhelm. C'était donc, avec le beau capitaine, comme un reflet de la grande vie viennoise qui illuminait le souper à lui offert, le soir de son arrivée, par les officiers du régiment. Lorsqu'avec sa verve coutumière, il eut répondu au torrent de questions qui, dès l'abord, l'accueillit, ce fut son tour d'interroger. Quelles étaient la société, les distractions, dans cette garnison provinciale, et surtout quelles en étaient les beautés ?

—Il n'y a qu'une femme ici qui mérite qu'on dise d'elle qu'elle est vraiment belle ,—déclara un des lieutenants, — c'est Fanny Badl.

—Et qu'est-ce que c'est que cette Fanny Badl ?

—La fille du plus ancien maréchal des logis du régiment. Mais ce serait peine perdue de penser à elle.

—Absolument ! — confirmèrent d'une seule voix tous les convives.

—Oh ! — s'écria en riant Eldringen, — le père est donc un turc ?

—C'est la fille qui est d'une sagesse....

—Bah ! - s'écria le capitaine, — dès demain je veux faire sa connaissance.

—Ne vous risquez pas à ce jeu dangereux, mon cher, —conseilla un vieux capitaine, — nous nous y sommes tous plus ou moins brûlé les doigts. Cette Fanny a une très haute opinion de sa valeur.

—Moi, — s'écria un jeune lieutenant, — je me suis presque ruiné rien qu'avec les ports que j'ai payés pour des camélias blancs l'hiver dernier, sans obtenir le moindre rendez-vous, pas même un simple sourire d'encouragement.

—Eh bien ! — proposa le capitaine Eldringen, — qui veut tenir un pari ? Je me fais fort avant un mois d'avoir obtenu un rendez-vous de cette Fanny Badl.

Il y eut une minute d'hésitation. Les officiers détaillèrent du regard la taille élégante, la beauté mâle de leur nouveau camarade, puis évoquèrent la radieuse image de celle qui leur avait valu tant de défaites. Ils pesaient les chances de réusite. Le premier, le doyen des capitaines, hocha la tête, et toute la tablée l'imita.

—Le pari est perdu d'avance, — dit-il, résumant l'opinion générale.

—C'est mon affaire ! Qui tient la gageure ?...

Le pari précisé et dûment inscrit, le souper s'acheva dans le plus joyeux entrain

Lorsque le lendemain Émile vit Fanny Badl, il dut s'avouer que jamais, ni dans les salons, ni dans les coulisses de Vienne, il ne lui avait été donné de contempler taille aussi majestueuse, si épaisses tresses noires, aussi triomphante limpidité de deux grands yeux sombres, et pareilles dents de perle en leur écrin de velours rouge. A l'émotion qu'il ressentit, il comprit que ce qui la veille n'était qu'une fantaisie devenait une aventure fort attachante.

Il reconnut tout d'abord le terrain et constata avec un dédaigneux haussement d'épaules que cette incomparable beauté accordait ses plus aimables sourires à un jeune sous-officier à la moustache noire et au teint hâlé dont

elle était depuis deux ans la très calme fiancée. Toute passion paraissait incompatible avec sa froideur de statue.

Le capitaine crut devoir user la prudence et traça avec une lenteur savante ses travaux d'approche.

Au bout de quinze jours de patients efforts, un léger trouble de ce regard limpide rencontrant le sien et une subite rougeur embarrassée furent sa récompense et son premier gage d'espoir.

Ce fut aussi le signal de sa propre défaite, car il commença à perdre de vue le pari, son premier but, et à oublier que le régiment et presque tout Ziegelheim avaient les yeux sur lui : il ne vit plus que Fanny ; avec une vague épouvante bientôt endormie, il comprit qu'il l'aimait.

Il avait à peine trente ans et elle était merveilleusement belle. A la suite de son cœur, sa tête s'égarant de plus en plus, il en vint à se demander s'il n'épouserait pas Fanny.

Certes, dans les intervalles lucides où sa passion permettait à sa raison de parler, il se traitait de misérable fou, et sans aucun doute cette idée de mariage, l'échéance du pari passée, fût morte d'elle-même, si un événement n'avait hâté la crise fatale.

Jusqu'alors le maréchal de logis Holzer, le fiancé de Fanny Badl, garçon d'humeur paisible et d'esprit lent, ne s'était pas autrement inquiété, après tant d'autres, de l'entrée en scène du capitaine Eldringen.

Sa confiance en Fanny était aussi absolue que la tranquillité sûre de sa propre affection. Cependant, par suite de quelque avertissement instinctif, sans doute, son calme habituel prit un caractère plus réfléchi, sans que rien trahît cette intime modification dans ses manières douces et affectueuses à l'égard de sa fiancée. C'est tout à coup, sans qu'aucun indice sensible eût pu la faire prévoir, que l'explosion éclata.

Par une chaude après-midi de dimanche, le comte Eldringen était seul chez lui, occupé à écrire un billet à Fanny Badl. Un de ces grands silences si propices à la rêverie enveloppait la maison qu'il habitait et qu'avaient abandonnés les locataires pour leur promenade dominicale, et même la rue, la ville étant à peu près désertée au profit de la campagne environnante.

Soudain ce grand calme fut troublé par le bruit d'un pas ferme résonnant dans le corridor, puis sans qu'on eût frappé, la porte s'ouvrit livrant passage au maréchal des logis Holzer. Se retournant vivement, le capitaine hésita presque à reconnaître son subordonné, tant le visage ordinairement placide de celui-ci était en ce moment livide sous l'éclat de deux yeux ardents. Il ne vint pas même à la pensée du compte que le sous-officier pû être ivre ; aussitôt levé, il avait, d'un geste instinctif, dissimulé le billet commencé

Holzer avait brusquement refermé la porte, et, sans faire le salut militaire, s'y était adossé Sa main plongea dans la poche de sa vareuse au gonflement significatif. Les lèvres serrées, la respiration haletante, il regardait fixement son chef, sans pouvoir parler, Le calme plein d'autorité et de dignité de celui-ci contrastait avec l'agitation fébrile de Holzer. Le regard rivé sur celui du sous-officier, le capitaine n'avait pas eu de peine à deviner la cause de cette brusque visite.

Un long moment, les deux hommes s'observèrent en silence ; l'un attendait, l'autre avait besoin de reprendre un peu de sang-froid pour trouver les mots qu'il voulait dire. Enfin Holzer se décida.

— Je viens de chez Fanny, — articula-t-il d'une voix rauque, — elle m'a dit.... qu'elle ne pouvait m'épouser.

Le comte ne répondit pas ; il voulait l'attaque plus franche. Elle vint sur-le-champ.

—C'est vous.... qu'elle aime, et pas moi ; elle me l'a dit. C'est parce qu'elle vous aime qu'elle ne peut pas m'épouser. Alors je suis venu tout droit chez vous. Quelles sont vos intentions ?

—A-t-elle repris sa parole ? — demanda tranquillement le capitaine, sans vouloir paraître remarquer le ton menaçant de son subordonné.

—Oui ; mais moi, je n'ai pas repris la mienne.

—Là n'est pas la question. Si elle s'est dégagée envers vous, elle vous a ôté le droit de m'interroger.

—Je vous dis que je n'ai pas renoncé à elle ! —s'écria Holzer d'une voix sifflante.— Si je vous demande vos intentions, c'est que, si elles ne sont pas honorables,.... je vous tuerai !

Il serra convulsivement la crosse du revolver caché dans la poche de sa vareuse, mouvement que suivit parfaitement l'officier. Celui-ci, en face de cet homme exaspéré, savait n'avoir aucun secours à attendre, mais, brave autant que beau, il ne sourcilla pas Il comprit nettement qu'entre cet homme affolé de passion et lui toutes distinctions sociales et militaires disparaissaient, que c'était entre eux une question d'homme à homme et franchement, généreusement même, il accepta la situation.

Le maréchal des logis poursuivit, hachant les mots :

—Savez-vous qu'on parle d'elle... d'elle et de vous?... on rit en-dessous... je l'ai vu .. On dit tout bas des choses... des choses... je les ai entendues... oui, moi, entendues, vous dis-je !... Alors, j'ai couru près d'elle, je l'ai interrogée et elle m'a répondu... ce que je vous ai dit Maintenant, écoutez, ! Il y a cinq ans que je l'aime, puisqu'elle ne veut plus m'aimer, je trouverai peut-être le courage de... renoncer à elle ; mais consentir à la savoir déshonorée... jamais ! Si vous l'aimez assez pour en faire votre femme, je... oui, je vous la... céderai, sinon... je vous tuerai raide avant que...

La voix du malheureux s'altérait ; l'angoisse peinte sur son visage eût ému un roc, et l'âme légère du comte était bien plutôt molle et facile aux empreintes... Le regard dont il enveloppa le pauvre amoureux trahi exprimait un mélange d'intérêt et d'étonnement : dans tout le cours de sa carrière, jamais rien d'aussi vraiment humain, d'aussi sincère n'avait fait vibrer son être.

Mme de Longgarde

(*A suivre.*)

A propos d'un critique qualifié de "myope"

(Suite et fin)

MATTHEW ARNOLD a dit du mal de ses compatriotes—sur ma foi! ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Mylord Demolins, explique la prétendue "*supériorité des Anglo-Saxons*" par l'excellence de leurs écoles secondaires. Mathew Arnold, lui, explique "*le sens faussé de la beauté, l'apport mesquin d'intelligence et de savoir, les mémoires rudes et communes*" qui règnent dans la classe bourgeoise en Angleterre, chez les *Philistins*, comme il les appelle, par l'infériorité ou plutôt le manque d'écoles secondaires. (Et cela, en Amérique comme en Angleterre). — Or, Mathew Arnold n'avait pas de fortune personnelle; il a fait toute sa carrière, gagné sa vie pendant plus de trente ans, en qualité *d'inspecteur des établissements* d'éducation. Il doit donc bien s'entendre dans ces questions; aussi bien que le susdit M. Demolins, dans tous les cas.

Notre auteur s'est placé à un point de vue très élevé, pour blâmer et régenter ses compatriotes: au point de vue du poète, du lettré, du philosophe.

"Matthew Arnold, l'écrivain de ce siècle qui a été le plus versé dans la connaissance et la culture des anciens, a écrit un critique de Londres d'une grande réputation, dans une étude très impartiale qu'il lui consacre, a été aussi celui qui a le mieux interprété l'esprit de son pays et de son temps."

S'il eut fait un voyage en cette province et qu'il eut voulu nous conseiller avec sagesse, il nous eut dit sans doute: "Mes amis, votre pays est jeune, cultivez avec soin les précieuses qualités de votre race, mais en même temps faites tous vos efforts pour conquérir l'indépendance matérielle. Assurez-vous le bien-être; enrichissez-vous, si vous le pouvez, non pas dans la spéculation, non pas à la bourse, mais par le développement des ressources naturelles de votre sol. Ayez des ingénieurs, ayez des mécaniciens; construisez des canaux, des ponts, des chaussées, des usines, des routes carrossables; rendez libre le cours de celles de vos rivières qui sont obstruées, songez surtout à conserver intégralement la possession de toutes vos richesses: forestières, agricoles, minières, de vos forces hydrauliques. Encouragez pratiquement la colonisation. Agriculteurs Canadiens-français, ayez l'horreur du crédit, ne vous endettez jamais; initiez-vous à de saines notions de calcul, de bon équilibre économique et qu'elles soient votre sauvegarde: Efforcez-vous encore à acquérir les connaissances techniques qui—l'ère de grande activité industrielle s'étant levée pour votre province—vous permettront de prendre et de conserver les meilleures situations et vous empêcheront de subir le joug des étrangers."

Les Anglo-Saxons, eux, possédaient déjà ces notions-là; la bourgeoisie anglaise a créé à peu près tout ce qu'elle avait à créer dans le domaine matériel. Matthew Arnold leur crie: *Excelsior!* Montez plus haut! Conquérez d'autres forces, d'autres puissances: "celles de la *beauté*, de l'*intelligence*, du *savoir et des bonnes manières*." Vous admettrez, cher confrère, que dans cette partie de ses études, où le célèbre sociologue prêche l'affinement des âmes, l'élévation des esprits, où il recommande de rendre la civilisation *intéressante* et où il cite avec tant d'apropos Platon, Gœthe, Vauvenargues, Renan, Amiel, Carlyle, il a des pages superbes.

Dans son troisième article, "*Encore un mot sur les Etats-Unis.*" Matthew Arnold n'a pas prétendu écrire une page d'histoire. Plein d'admiration pour les institutions américaines et irrité des bévues, qu'à son sens, commettait le gouvernement anglais (car, il est permis de supposer, après tout, que même la Chambre des Communes de Londres, même celle des Lords, même les ministres peuvent, par hasard, commettre des bévues); il a cherché, comme tout autre publiciste de revue, à disséquer le mal, appréciant les faits à sa façon, et à suggérer les remèdes qu'il croyait excellents, se basant sur l'exemple donné par l'Amérique. Il n'est pas allé plus loin.

J'avoue que je ne suis aucunement renseigné sur ces affaires d'Angra Peguena, de Majuba Hill, ni sur les embarras de Lord Kimberley, ni sur la manière dont Lord Granville s'est fait rouler par le prince de Bismark, dont il est question dans cette troisième étude. Je n'en dirai rien. Mais, j'ai des données beaucoup plus précises sur le mauvais gouvernement dont depuis plusieurs siècles, a été affligée l'Irlande, sur l'oppression et la tyrannie dont a été victime l'Ile d'Eméraude; les suggestions de Matthew Arnold à ce sujet m'ont paru excellentes. L'Irlande ne serait-elle pas capable de se gouverner elle-même, si elle était divisée en trois ou quatre provinces, ayant la même autonomie relative que les provinces du Canada; alors que des Iles Britanniques constitueraient une confédération et que chaque division provinciale enverrait des députés à Westminter? Ne semble-t-il pas que l'on devrait essayer le remède proposé?

Je termine. Je me suis permis de *faire autant de compliments à l'Angleterre*, sur la manière dont elle a su se gouverner depuis le XIII[e] siècle, que M. Melchior de Vogüé, cité par M. Hector Garneau. C'était au cours d'une conférence faite à l'*Université Laval*, l'hiver dernier (une conférence *confidentielle*, dirai-je, que je me suis faite à moi-même, à moi presque seul; car à peine quelques personnes distinguées occupant les trois ou quatre premiers rangs de sièges m'ont entendu).

Comme je ne suis pas coutumier de ce fait—des compliments à Madame Albion; je demande la permission de rééditer deux ou trois phrases que je considère d'ailleurs, comme inédites:

"De l'Angleterre, je ne dirai qu'un mot. Les Anglais ont raison d'être fiers de leur histoire. Les premiers, en Europe, ils ont connu une liberté relative, l'amour exclusif de leur race et de leur île. Ils ont été favorisés de plusieurs générations de grands politiques; ils ont su profiter de toutes les occasions favorables; ils ont pris tout ce qui leur convenait et ont successivement installé plus ou moins solidement leur drapeau sur tous les points du globe. Dans les guerres européennes auxquelles ils ont été mêlés, ils ont toujours eu le talent de garder pour eux la meilleure partie des dépouilles, la part du lion. Ils ont compris très tôt l'impo tance que le capital était destiné à prendre dans le monde et se sont hâtés de s'enrichir par tous les moyens..........................

....

La race est industrieuse, elle a de l'esprit de conduite, elle a le sens du commerce et des affaires; elle ne se paie ni de mots, ni de considérations sentimentales.

"Elle n'est pas chevaleresque, certes elle ne se fait pas le champion du faible, elle a atrocement maltraité l'Irlande et s'acharne contre l'héroïque peuple boër qui faisait pourtant un excellent usage de sa liberté et de son autonomie. J'ignore ce que l'avenir réserve à Albion, mais jusqu'à présent, il faut le reconnaître, elle a *pratiquement* mieux mené sa barque qu'aucun peuple du continent européen."

Je ne sais pas, en y songeant sérieusement, si je répèterais la même opinion. Une société qui, après plusieurs siècles d'une prospérité admirable, a encore à sa base le paupérisme, le *sweat-system*, l'oppression de nations sœurs; qui se fait gloire de soumettre des peuplades qui trouvent leur manière de vivre conforme à leur propre nature et se soucient peu des civilisations européennes.... Je n'ose affirmer que cette société se reconnaîtra comme "la mieux gouvernée dans la *Vallée de Josaphat*" quand elle aura pour concurrentes, la Suisse, la Hollande et la République Nord-Américaine.

Et voilà pourquoi j'ai traduit les *Etudes sur les Etats-Unis* de Matthew Arnold.

EDMOND DE NEVERS

FAUTES A CORRIGER

NE jamais écrire avec l'abbréviation St., le mot saint qui précède quelques noms de rues: *Saint-Denis, Saint-Augustin, etc.*

Ne pas dire: *je m'en rappelle*, qui n'est pas grammatical, mais: je me le rappelle.

Quand on a beaucoup de cœur on dédaigne d'en faire paraître; se sentir riche empêche de montrer sa bourse.

MME BARRATIN.

A Travers les Livres

Un ouvrage qui crée quelque sensation, en ce moment, vient de paraître et s'intitule *Mémorial sur l'Education au Canada*. L'auteur, M. J. C. Magnan, un nom qui a déjà fait sa marque parmi nous, a entrepris, au moyen de statistiques officielles, de prouver qu'au lieu d'être la dernière dans la Confédération, la province de Québec est la première. J'en suis bien heureuse et très patriotiquement fière, mais je constate encore, avec satisfaction, que M. Magnan n'affirme pas que nous avons atteint le *summun* de la perfection avec notre système scolaire. M. Magnan a de plus, une parole très juste quand il parle des *souffrances qu'engendre l'ignorance ;* je la propose à la réflexion du Conseil de l'Instruction Publique ; s'il la comprend bien, elle ne fera qu'augmenter davantage les efforts pour l'amélioration et le développement de l'éducation en notre pays.

Félicitations à M. Magnan pour cette œuvre méritoire, écrit à l'*Honneur de la Province de Québec*. Le volume comprend une préface écrite par l'honorable T. Chapais, sept chapitres —parmi lesquels figurent deux conférences—et un appendice.

En vente chez tous les libraires. Prix, 25 cts. Les instituteurs et les institutrices devraient se procurer ce volume très consolant pour eux, puisqu'il rend un sincère hommage à leur dévouement.

FRANÇOISE.

Notes sur la Mode

La jaquette-blouse jouit toujours d'une grande popularité ; cependant, beaucoup de créations du printemps affectent la forme du boléro.

Les nouvelles jupes ont sept lés, ce qui n'empêche pas le volant, et ont un pli creux dans le dos.

Les robes princesses sont en vogue et sont charmantes à condition que l'on sache bien les porter, car elles ne conviennent pas également à toutes les femmes. Quelques robes princesses ferment dans le dos ou à l'épaule et au côté gauche. C'est très distingué.

Les robes foulard, cependant, ont leur faveur accoutumée avec le printemps ; on y joindra, comme accessoires à ces toilettes, un beau col, un fichu ou une berthe en dentelle.

Les toilettes de drap clair se garnissent en grosse dentelle, telle que la guipure, les dentelles persanes ou vénitiennes. Souvent la dentelle est ornée d'un cordé d'argent, de médaillons brodés et de ruban de velours noir.

Comme tissus, le mohair sera très à la mode, ce printemps. Les bleus foncés et les bruns sont les couleurs préférées dans ces tissus.

Les chapeaux de printemps seront surtout garnis en grosse dentelle

CIGARETTE.

Une femme célèbre

Montréal aura prochainement la visite d'une pianiste française, Madame Roger-Miclos, dont le talent artistique a été consacré depuis longtemps à Paris, et qui s'est faite une réputation européenne des plus flatteuses à cette époque de pianistes talentueux, transcendants et multiples. De même que nous saluons avec empressement les hommes politiques et littéraires de la France, de même nous nous faisons un devoir d'accueillir avec empressement l'arrivée de cette artiste distinguée qui a nom Madame Roger-Miclos.

Monsieur Raoul Pugno, le pianiste si admirable, est venu récemment à Montréal, et il a passé pour ainsi dire inaperçu parmi les Canadiens français. Ce sont nos compatriotes d'origine anglaise qui encouragent ces artistes, alors que ce devoir est le nôtre.

Le passage de Sarah Bernardt, de Réjane, de Jane Hading crée tout un émoi dans notre population ; celui de Madame Roger-Miclos devrait obtenir le même résultat, car enfin cette artiste est une personnalité aussi importante au point de vue musical que les artistes au point de vue théâtral. Il est temps de secouer notre apathie pour tout ce qui touche aux questions d'art et d'étendre un peu le cercle de nos connaissances intellectuelles.

Ce n'est pas une vulgaire réclame que nous voulons faire ici ; nous cédons simplement au désir de dire notre pensée, notre manière de voir, et nous suivons cette impulsion d'autant plus volontiers que c'est à l'intention d'une grande artiste, d'une parisienne, d'une *Française* que nous faisons cet appel à nos compatriotes.

C. O. LAMONTAGNE.

EN GLANANT

Rien de nouveau...

Un professeur satisfait, c'est le professeur Paul Wœgler, de Munich. Il vient de découvrir et de publier un document qui prouve que l'automobile était connu des Romains.

Un chroniqueur Julius Capitolinus, contemporain de l'empereur Commode, raconte que, parmi les objets laissés par ce monarque il y avait "des voitures sans attelage, et d'une nouvelle construction dont les roues tournaient d'elles-mêmes autour de leur axe grâce à un mécanisme ingénieux."

Et ceci : "Les sièges étaient disposés de telle sorte que le conducteur était protégé contre les rayons du soleil. De plus, ils étaient mobiles et le voyageur pouvait s'arranger à tourner toujours le dos au vent."

Mais les automobiles romains étaient plus perfectionnés que les nôtres, alors !

Fructueux voyage

L'existence des inventeurs est embrumée de lézardes quasi-fabuleuses. Voici la piquante histoire qui rappellera aux générations à venir la manière simple et facile à retenir dont fut découverte l'épingle de nourrice :

Un voyageur visitait les ruines d'Herculanum et de Pompéi. Il faut croire qu'il avait l'œil exercé et une façon toute particulière d'envisager l'antiquité ca· il s'arrêta tout à coup, en arrêt, comme un limier flairant la bonne aubaine. C'était un fragment de plâtre reproduisant l'empreinte de la fameuse épingle qui attirait ainsi son attention.

Il prit un brevet et sa découverte lui rapporta soixante millions.

Apprenez à voyager

Il n'y a pas de gloire à savoir, il n'y a que de la joie.

La vieillesse est une humiliation qui peut devenir sainte.

MME BARRATIN.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

On ne connaît pas assez, à votre âge, la signification du mot bravoure. On s'imagine qu'être braves c'est faire montre de quelque acte valeureux comme de mourir pour son pays, par exemple, ou encore, à la pension, de donner à un camarade qui vous a déplu la rossée traditionnelle.

Non, petits amis, la bravoure n'existe pas seulement sur les champs de batailles ou dans le soufflet appliqué à un compagnon malveillant, elle réside dans les petites choses qu'on endure stoïquement, et qui demandent souvent autant de capacité d'endurance et d'héroïsme, que des actions d'un plus grand éclat.

Mais, me direz-vous, c'est souvent une question de tempérament que la pratique de ces choses ; comment voulez-vous que les natures nerveuses et poltronnes, quoique ne souffrant d'aucun malaise physique, parviennent à tout supporter sans se plaindre jamais? Il n'y a pas pour elles grand moyen de se corriger.

Détrompez-vous, mes enfants, ceux dont le caractère n'est ni assez viril, ni assez trempé travailleront à acquérir ces qualités indispensables pour faire d'eux des hommes dans toute l'acception du mot. C'est à ceux-là que je m'adresse surtout en leur affirmant d'abord que la bravoure s'acquiert par la volonté.

Dès l'enfance, on devrait vous habituer à bannir de votre esprit toute frayeur non motivée ou irraisonnée, dont les nerfs surexcités sont souvent la cause, et à vous montrer l'inanité de ce sentiment.

Ainsi, beaucoup d'enfants ont peur de l'obscurité, ce qui n'a aucune raison d'être puisqu'elle n'est pas un danger par elle-même, et ils le savent bien ; quelques-uns s'effraient à la vue de certains animaux inoffensifs, d'autres encore ne peuvent entendre raconter certaines histoires ou légendes sans que leur esprit en reste impressionné d'une manière fâcheuse. Il y a lieu de blâmer ces peurs-là, et il faut de toute nécessité s'en rendre maître par le raisonnement.

Il est des cas, heureusement assez rares, dans lesquels la peur ne saurait être vaincue, car elle se manifeste chez des enfants d'un organisme débile ou maladif, il importe alors de les ménager.

Si vous remarquez chez un de vos camarades de ces tendances exagérées à la frayeur, il ne faudrait pas se moquer de lui ni lui jouer de mauvais tours pour éprouver son courage ; on risquerait de déterminer chez lui quelque dangereuse crise, bien plus, on s'exposerait à le rendre malade pour toute sa vie, et c'est ce que beaucoup d'écoliers se sont déjà rendus coupables malheureusement.

Le vrai courage est modeste et noble ; il ne s'attaque pas aux faiblesses des autres et empêche les lâches, qui voudraient se prévaloir de ces mêmes faiblesses, de martyriser ceux qui en sont atteints. Ne craignez pas, surtout si vous avez le bonheur d'être robustes et forts, d'affronter certains dangers ou périls sans pour cela tomber dans un excès répréhensible de témérité. Ne faites pas des actes de bravades inutiles, mais réservez vos forces pour secourir un ami qui aura besoin de votre secours ou qui sera menacé d'un danger.

La bravoure se manifeste sous mille formes diverses ; dans l'aveu d'une faute commise nonobstant le châtiment qui en sera la suite, dans la correction d'un défaut qui vous tient bien au cœur, dans le service rendu à des gens qu'on n'aime pas,—voici par parenthèses, une bonne pratique pour le temps du carême. — Il y a bravoure aussi à supporter la pauvreté, la maladie, les mille et une contrariétés dont se compose la vie de chaque jour ; il y en a aussi à être loyaux et francs, à ne jamais hésiter à défendre un principe et des opinions justes. Enfin, le plus grand des courages est celui qui consiste à faire son devoir en tout et partout, malgré les obstacles qui surgiront de tous côtés, et c'est ce qu'attend de vous tous, chers neveux et chères nièces, votre

TANTE NINETTE.

Au patinoir

(Pour le journal de FRANÇOISE)

PAR un de ces jeudis beaux et froids de décembre, nous partions en bande pour patiner. Vous comprenez d'avance notre joie ; la première fois depuis de longs mois ! Combien de choses s'étaient passées dans ce lieu d'amusement ! Nous nous les rappelions toutes avec de puissants éclats de rire, et quel plaisir anticipé nous éprouvions en montant, d'un pas alerte, la rue St-Denis.

Tout en parlant, nous étions arrivées, et ce serait peine inutile de vous dire le temps que nous avons pris à mettre nos patins ; car ce jour-là, la fée diligente elle-même nous aidait.

Nous voici sur la glace, Jeanne la blonde, fière et élégante patineuse en tête. Mais nous avons justement devant nous des... *apprenties patineuses*, aux dires de mes amies. Savez-vous ce que c'est que des *apprenties patineuses ?* Moi. je l'aurais appris ce jour-là si je ne l'eus su déjà.

Elles s'en vont les pauvres désolées, accrochées à des bras protecteurs, et elles laissent par intervalles échapper de petits cris d'effroi tout drôles.

Puis à un moment, vous imaginez, c'est une glissade en règle ! Et la douloureuse chose que de s'étendre sur la glace ! A part que ce n'est pas moëlleux, vous apercevez d'ici la pantomime des bras et des pieds, mon Dieu ! Et les spectateurs de pouffer de rire. C'est qu'elles sont si singulièrement tombées, n'est-ce pas ?

Ah ! voici un groupe d'amies qui entrent.

Nous allons au-devant d'elles et nous échangeons de cordiales poignées de mains, ainsi que d'enthousiastes baisers, là, tout au milieu du patinoir ! Après une promenade autour de la galerie pour continuer les épanchements et la joie du revoir, à nous de patiner !

Allons *mesdemoiselles* les *apprenties*, place aux patineuses, consommées en l'art ! Vous voudriez sans doute une leçon, mais nous laissons la chose à de plus *patients* que nous.

Et en avant sur la fine lame d'acier !

PAGE DES ENFANTS

Zig, Zag ; Zig Zag ! Oh ! qu'il fait gracieux de s'en aller ainsi ! ne dirait-on pas que nous avons des ailes aux pieds ?

Après s'être amusées, avoir bien ri et beaucoup causé, nous nous séparons à notre grand regret : voici la *brunante* et c'est l'heure de rentrer, mais non sans se promettre de se revoir au prochain jeudi.

JULIETTE ST-PIERRE.

LES JEUX D'ESPRIT

Charade

Mon premier est une voyelle,
Mon second sert au tutoiement,
Et l'enfant qui tout jeune épèle
Répète mon dernier souvent.
Mon entier quand la nuit est belle
Resplendit dans le firmament.

A quelle époque fut introduite en France la prière appelée Angelus ?

(Pour mes jeunes savants et savantes.)

Des langues suivantes données ici dans l'ordre alphabétique, quelles sont les plus répandues sur notre globe ? Allemand, anglais, espagnol, français, italien, portugais, russe ?

Question de géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Dans quelles parties de la province se trouvent situées les places suivantes et quel en est le comté ?

Baie Saint-Paul, Malbaie, Montmorency, Trois-Rivières, L'Assomption, Boucherville et Longueuil.

Solution des Jeux d'Esprit

Mon premier, adjectif altier, appar-[tient au noble langage ;
Sous mon second, un vert sentier
Donne la fraîcheur et l'ombrage ;
L'aimable chant de mon entier
Réveille l'écho des boccages.

Rép. : Hautbois.

Ont deviné : Jeannette, Arthabaska ; Ysette, Montréal ; Lucile, Québec ; Roméo et Juliette, Ste-Anne-du-Bout-de-l'Ile ; Adrienne, Lanoraie ; Charles Paul et Symé, Marianne, Arthabaskaville ; Maurice Bauset, Ottawa ; Fanny, Montréal.

J'ai causé de votre projet à un de mes amis.

Rép. : Causer dans le sens d'avoir un entretien, une conversation plus ou moins longue avec quelqu'un, est un verbe neutre. On ne peut donc pas dire : J'ai causé de votre projet *à* un de mes amis, mais j'ai causé de votre projet *avec* un de mes amis.

Ont répondu : Ysette, Montréal ; Léontine V., Trois-Rivière ; Lucile ; Québec ; Charles-Paul et Symé, Montréal ; Marianne, Arthabaskaville ; Fanny, Montréal.

Question de géographie

(Pour les petits jusqu'à 12 ans)

Quelle différence y a-t-il entre une monarchie, une république et une confédération ?

Rép. : Une monarchie est le gouvernement d'un état régi par un seul chef. Une république est un état dont la constitution est démocratique, où le peuple se gouverne lui-même, soit immédiatement, soit par ses délégués. Une confédération est une ligue ou une alliance entre des états indépendants pour faire ensemble cause commune, obtenir le redressement de leurs sorts, défendre leurs droits.

Ont bien répondu : Carmélia Garand, Académie Ste-Marie ; Jeannette, Congrégation de Notre-Dame, Arthabaskaville ; Emmeline Yon, Gabrielle Tétrault, Académie Ste-Marie ; Marianne, Yvonne Perrault, Arthabaskaville ; Liseron, Belle-de-Nuit, Montréal ; Charles-Paul et Symé.

De qui est le vers suivant :

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

Bérenger parlant de Henri IV.

Ont répondu : Charles-Paul et Symé.

Petite poste en famille

George Emile Boulay, Coaticook, et J. B. Alain, Chicoutimi, sont arrivés trop tard pour voir leurs noms insérés dans le dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE.

Je nommerai la prochaine fois ceux qui ont mérité les prix d'assiduité promis aux plus persévérants de ma page.

C'est aussi la prochaine fois que s'ouvrira le concours dont je vous ai déjà parlé et qui sera divisé en trois parties : les petits, les moyens et les grands. C'est par ces derniers que commencera le premier concours. Je prie mes jeunes concurrents d'étudier leur géographie de France, car je les avertis qu'ils auront fort à faire s'ils veulent se tirer d'affaire dans tout ça. Je regrette de ne pouvoir donner le même devoir sur le Canada ; malheureusement, notre pays, par la diversité d'origine de ses noms de villes, de villages, de fleuves et de cours d'eau se prête peu à cette tournure d'esprit toute française, ce que d'ailleurs vous allez être à même de constater en lisant l'exercice géographique de la prochaine fois.

Le concours sera pour mes savants et savantes depuis 16 ans.

TANTE NINETTE.

Variétés

Le brigand ingénieux

Il y a quelques années, le consul d'Angleterre, à Salonique, était parti avec les gendarmes turcs à la recherche d'un voleur de grands chemins qui avait détroussé plusieurs sujets anglais. Son absence s'étant prolongée, sa femme, prise d'inquiétude, veut aller le rejoindre. Elle demande quelqu'un pour l'accompagner. Un homme se présente : "Madame, dit-il, je connais l'endroit où se trouve votre mari ; je m'engage à vous y conduire saine et sauve." On convient du prix, et effectivement après quelques jours de voyage, Mme B... se trouvait en présence de son mari. Son guide la quitta alors, après avoir empoché la somme stipulée. Le consul l'avait vainement pressé de se faire connaître. Notre homme s'y était obstinément refusé et pour cause. C'était le brigand lui-même que le consul poursuivait sans succès.

Toto à sa petite sœur, une bambine de huit ans :

—Prête-moi ta corde ?

—Oui, je veux bien ; mais toi donne-moi de tes dragées.

—Après.

—Non, avant... je connais trop bien les hommes.

Bloc-Notes

INTÉRESSANTE séance, la semaine dernière, au Mont Saint-Louis, en l'honneur du nouveau délégué apostolique, Mgr Sbaretti. Les jeunes officiers de l'Institut ont fait des exercises militaires avec une précision et une adresse dignes de vieux vétérans. Les spectateurs, tenus pendant plus de vingt minutes, à la pointe des bayonnettes de la jeune armée, en ont eu le cœur tout chatouillé d'émotion. Songez donc ! voir la mort de si près !

On nous a donné ensuite quelques scènes de la tragédie d'*Hamlet*. Rien à reprocher aux acteurs qui ont eu les gestes, les attitudes, les intonations vraiment *Shakespeariens*. Mais, si j'ose formuler un reproche, ce sera pour me permettre de remarquer que le programme était vraiment trop surchargé. Les scènes de *Hamlet*, les adresses *obligato*, la musique, ont déjà pris deux heures, de sorte que les scènes du *Merchant of Venice*, toute belles et toutes bien dites qu'elles fussent, ont semblé une abondance presque nuisible. Et monseigneur Sbaretti, qui depuis deux jours, écoutait des adresses de bienvenue à raison de deux par demi-heure, a dû faire intérieurement de grandes réflexions sur le prix dont il faut parfois payer les gloires de ce monde.

Félicitations en passant aux élèves qui ont récité avec beaucoup d'intelligence et de naturel des morceaux de déclamation. Ils ont sûrement fait honneur à leur professeur et à leur Institut.

***

Les Canadiennes devraient être aussi reconnaissantes qu'honorées, de la façon élogieuse et sympathique avec laquelle lady Aberdeen a parlé d'elles, dans la conférence qu'elle a faite dernièrement, à Londres, devant un auditoire d'élite. Sous le titre de *Femmes du Canada*, la femme de notre ex-gouverneur-général, a tracé un portrait fidèle, espérons-le du moins, car il est très flatteur, de la femme canadienne, de ses qualités intellectuelles et morales, et de la large part qu'elle sait prendre à l'avancement et au progrès de son pays.

Nous sommes charmées et presque attendries de la bonne impression que conserve de nous Lady Aberdeen, dont la haute personalité a laissé, au pays, un souvenir que les années n'affaibliront pas.

***

L'Annaliste de l'*Album Universel*, publiant le portrait et la biographie d'un jeune auteur canadien, s'exprimait ainsi, au début de son article, en le présentant à ses lecteurs :

" La première fois que je le vis, c'était chez lui. Il me reçut dans son cabinet de travail, avec une exquise politesse. Sa femme, belle et intelligente, écrivait sous sa dictée. Lui, il était couché sur un divan ; revêtu d'une robe de chambre et chaussé de pantoufles, il culottait une bonne pipe en fumant comme un Allemand."

Mes lectrices sont, sans doute, horriblement choquées de l'égoïsme révoltant de cet homme qui, couché sur un divan, très à son aise dans sa robe de chambre, fume avec délices, tandis que sa femme, le dos courbé sur une table, fait le travail de monsieur. Qu'elles se rassurent. " Les Canadiens font de bons maris," a dit Mme Dandurand, dans sa conférence, à la salle Karn, et, en autant que je puis juger, elle a raison Dans mon for intérieure, je suis persuadée, que ce mari, dont l'*Annaliste* nous offre un portrait de sybaryte, est le premier à aider sa femme quand elle manque de bonne, et rentre du charbon, allume la fournaise, le matin avec beaucoup d'empressement. Il ne faut pas calomnier les gens.

***

M. Devlin vient d'être élu député pour le comté de Galway, aux Chambres des Communes, en Angleterre. M. Devlin est un Canadien-Irlandais qui fera honneur à son pays d'abord, et qui aidera, de tous ses grands talents, la belle et sainte cause de la malheureuse Irlande, que Dieu protège !

FRANÇOISE.

Cuisine facile

PENDANT LE CARÊME

Le macaroni, qui est le plat par excellence des jours maigres, peut être présenté sur la table de plusieurs façons différentes. Nous allons en donner ici quelques recettes des plus simples et des plus appétissantes.

Macaroni aux huîtres.—Cassez les branches d'une demi-livre de macaroni en petits morceaux que vous ferez bouillir jusqu'à ce qu'ils soient tendres; faites égouter le tout et mettez-en la moitié dans un plat généreusement beurré. Jetez sur ce macaroni, une chopine d'huîtres avec leur jus, puis ajoutez une demi-tasse de beurre coupé en petits morceaux, du sel, du poivre et le reste du macaroni. Battez deux œufs, ajoutez une tasse et demie de lait froid. Versez cela sur le macaroni et pour finir couvrez le plat avec une tasse de biscuits secs écrasés très fin. Faites cuire jusqu'à ce que cela forme une croûte d'un brun doré.

Macaroni et huîtres escallopés.—Prenez un quart de livre de macaroni que vous cassez en petits morceaux. Faites cuire dans de l'eau salée jusqu'à ce qu'ils soient tendres, égouttez et puis faites sécher. Coulez le jus de deux douzaines de grosses huîtres. Mettez une couche de macaroni au fond d'un plat, puis une couche d'huîtres, assaisonnez avec du sel, du poivre et des petits morceaux de beurre. Puis, ajoutez une autre couche de macaroni, et une autre couche d'huîtres. Couvrez le dessus avec du macaroni, jetez le jus des huîtres sur le tout. Et finissez le plat en le couvrant de fromage rapé très fin. Faites cuire dans un fourneau chaud environ une demi-heure.

Timbale au macaroni.—Faites cuire, sans les casser, autant que possible, les branches de macaroni. Après trente minutes de cuisson dans l'eau bouillante légèrement salée, égouttez le macaroni, et asséchez - le complètement en le déposant sur un linge blanc. Beurrez un moule en mettant autant de beurre que possible, et garnissez-le avec le macaroni. Commencez par le bas du moule et roulez le macaroni tout autour, le pressant avec les doigts dans le beurre, afin qu'il reste à sa place. Saupoudrez le fond du plat avec des graines de biscuit sec ou de pain finement émietté. Faites ensuite un mélange avec une tasse de lait, deux tasses de miettes de pain trempées dans le lait, une cuillerée à soupe de farine, quatre de fromage râpé et un quart de cuillerée à thé de sel. Remplissez le moule de ce mélange ; faites cuire au bain-marie pendant une demi - heure. Faites une sauce tomates avec deux tasses de jus de tomates, deux cuillerées à soupe de farine, deux de beurre, un peu de sel et de poivre. Renversez la timbale sur un plat au moment de servir et entourez-la de la sauce aux tomates.

Recette utile

POUR NETTOYER LE LINOLEUM.—On nettoie le linoleum en faisant un mélange composé de parties égales d'huile de coton et de vinaigre très fort, et, en frottant bien le linoleum avec un morceau de flanelle imbibé du mélange. Si le linoleum est très sale, lavez-le premièrement avec de l'eau et du savon ou avec de l'eau, à laquelle vous ajoutez un peu de térébenthine N'employez jamais de soude, pour la bonne raison que ce dernier ingrédient détruit l'huile et la couleur dont le linoleum est fait.